

La fée du robinet



MARIE : pénélope

MARTINE : Aïda

LE PÈRE : Dylan

LA FÉE : Victoire

LA MÈRE : Clara

LE MÉDECIN : Ambre

L'ENCHANTEUR : Myriam

LE JEUNE HOMME / MAMAN SAÏD : Noémie

PRÉSENTATRICE : Béatrice

BÉATRICE : Il était une fois une fée, une gentille petite fée, qui vivait dans une source, pas très loin d'un village. À cette époque, les gens de ce village adoraient cette fée-là. Et puis, un jour, monsieur le curé interdit aux gens du pays de venir danser autour de la source. Il prétendait que la fée était un diable. Il fit dresser en cet endroit une grande croix de pierre. Pendant quinze cents ans, plus personne n'entendit parler d'elle. Pourtant la fée n'était pas partie. Elle se cachait, car la croix l'empêchait de sortir.

LA FÉE : Patience ! Notre temps est passé, mais le temps des chrétiens passera, lui aussi ! Un jour, cette croix tombera en morceaux, et de nouveau je serai libre...

BÉATRICE : Un jour, deux hommes passèrent près de la source. C'étaient des ingénieurs. Ils captèrent l'eau de la source et l'amenèrent, par tuyaux, jusqu'à la ville. C'est ainsi que la fée aboutit à un gros robinet de cuivre au-dessus d'une pierre à évier. Ce robinet était situé dans un appartement où habitait une famille. La fée resta longtemps sans se manifester à eux, car les fées ne sortent qu'après minuit. Une fois, l'aînée des filles, qui était gourmande et mal élevée, se leva, sur le coup de deux heures du matin, pour aller voler dans le frigidaire. Elle sortit un verre du buffet, alla au robinet, l'ouvrit...

LA FÉE : Bonjour, Martine.

MARTINE : Bonjour, Madame.

LA FÉE : Veux-tu être gentille, Martine ? Donne-moi un peu de confiture.

MARTINE (*Pour elle-même*) : Attention ! Cette dame est une belle dame, et j'ai tout intérêt à être bien avec ! (*À la fée* :) Mais certainement, Madame ! Tout de suite, Madame !

Elle prit une cuiller propre, elle la plongea dans le pot de confiture, et la tendit à la bonne fée. Celle-ci battit des ailes, voleta autour de la cuiller en y donnant quelques coups de langue, puis elle se reposa sur le buffet.

LA FÉE : Merci, Martine. En récompense de ta gentillesse, je vais te faire un don : à chaque mot que tu diras, il te sortira de la bouche une perle. (*Elle disparaît.*)

MARTINE : Ben ça, alors !

Et, comme elle disait ces mots, trois perles lui tombèrent de la bouche. Ses parents accourent, attirés par le bruit.

LE PÈRE : Si elle disait des mots plus longs. elles grossiraient peut-être...

LA MÈRE : Quel est le mot le plus long de la langue française ?

LE PÈRE : anticonstitutionnellement.

LA MÈRE (à Martine) : Répète.

MARTINE : anticonstitutionnellement.

LE PÈRE : Les perles n'en sont pas plus grosses. Plus allongées, peut-être, et d'une forme un peu plus biscornue.

LA MÈRE : Tant pis. De toute façon, notre fortune est faite. À partir d'aujourd'hui, la petite n'ira plus à l'école. Elle restera assise à table, et parlera toute la journée au-dessus du saladier. Et si elle s'arrête de parler, gare à elle !

MARTINE : Zut ! Zut ! Zut !

BÉATRICE : En vérité, elle ne dit pas zut, mais un mot beaucoup plus vulgaire. Et en même temps, voici que trois grosses perles, énormes, roulèrent sur la nappe.

LA MÈRE : Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE PÈRE : C'est simple, j'aurais dû y penser. Chaque fois qu'elle dit un mot ordinaire, elle crache une petite perle. Mais quand c'est un gros mot, elle en crache une grosse.

BÉATRICE : À partir de ce jour-là, les parents obligèrent Martine à ne plus dire que des gros mots au-dessus du saladier. Au bout d'une semaine, cette vie ne lui parut plus tenable, et elle s'enfuit de la maison.

À SUIVRE...

La sorcière du placard aux balais



MONSIEUR PIERRE : Victoire

LA SORCIÈRE : Aïda

LE NOTAIRE : Clara

BACHIR : Ambre

LA SOURIS : Béatrice

LE POISSON JAUNE : Dylan

LE POISSON ROUGE : Noémie

LE CHIMISTE : Pénélope

LA VIEILLE : Myriam

LE VOISIN : Dylan

MONSIEUR PIERRE : C'est moi, monsieur Pierre, qui parle, et c'est à moi qu'est arrivée l'histoire. Un jour, en fouillant dans ma poche, je trouve une pièce de cinq francs. Chouette ! je suis riche ! Je vais pouvoir m'acheter une maison ! Et je cours aussitôt chez le notaire.

MONSIEUR PIERRE : Bonjour, monsieur le Notaire ! Vous n'auriez pas une maison, dans les cinq cents francs ?

Cinq cents francs comment ? Anciens ou nouveaux ?

MONSIEUR PIERRE : Anciens, naturellement !

LE NOTAIRE : Ah non, je suis désolé ! J'ai des maisons à deux millions, à cinq millions, à dix millions, mais pas à cinq cents francs !

MONSIEUR PIERRE : Vraiment ? En cherchant bien, voyons... Pas même une toute petite ?

LE NOTAIRE : (*Se frappant le front*) : Mais si, j'y pense ! Attendez un peu... (*Il fouille dans ses tiroirs et en tire un dossier.*) Tenez, voici : une petite villa située sur la grand-rue, avec chambre, cuisine, salle de bains, living-room, pipi-room et placard aux balais.

MONSIEUR PIERRE : Combien ?

LE NOTAIRE : Trois francs cinquante. Avec les frais, cela fera cinq nouveaux francs exactement.

MONSIEUR PIERRE : C'est bon, j'achète.

Je pose fièrement sur le bureau ma pièce de cent nouveaux sous. Le notaire la prend, et me tend le contrat.

LE NOTAIRE : Tenez, signez ici. Et là, vos initiales. Et là encore. Et là aussi.

MONSIEUR PIERRE : Ça va, comme ça ?

LE NOTAIRE : Parfait. Hihihihhi !

MONSIEUR PIERRE (*intrigué*) : De quoi riez-vous ?

LE NOTAIRE : De rien, de rien... Haha !

Je n'aimais pas beaucoup ce rire. C'était un petit rire nerveux, celui de quelqu'un qui vient de vous jouer un méchant tour.

MONSIEUR PIERRE : Enfin quoi, cette maison, elle existe ?

LE NOTAIRE : Certainement. Héhéhé !

MONSIEUR PIERRE : Elle est solide, au moins ? Elle ne va pas me tomber sur la tête ?

LE NOTAIRE : Hoho ! Certainement non !

MONSIEUR PIERRE : Alors ? Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

LE NOTAIRE : Mais rien, je vous dis ! D'ailleurs, voici la clef, vous irez voir vous-même... Bonne chance ! Houhouhou !

MONSIEUR PIERRE : C'était ma foi, une fort jolie petite maison, coquette, bien exposée, avec chambre, cuisine, salle de bains, living-room, pipi-room et placard aux balais.

MONSIEUR PIERRE : Si j'allais saluer mes nouveaux voisins ? Allez, en route !

Je vais frapper chez mon voisin de gauche.

MONSIEUR PIERRE : Bonjour, voisin ! Je suis votre voisin de droite ! C'est moi qui viens d'acheter la petite maison avec chambre, cuisine, salle de bains, living-room, pipi-room et placard aux balais !

Là-dessus je vois le bonhomme qui devient tout pâle. Il me regarde d'un air horrifié, et pan ! sans une parole, il me claque la porte au nez !

MONSIEUR PIERRE : Tiens ! Quel original ! Je vais frapper chez ma voisine de droite... Bonjour, voisine ! Je suis votre voisin de gauche ! C'est moi qui viens d'acheter la petite maison avec chambre, cuisine, salle de bains, living-room, pipi-room et placard aux balais !

LA VIEILLE : Hélà, mon pauvre Monsieur, vous avez ben du malheur ! C'est-y pas une misère, un gentil petit jeune homme comme vous ! Enfin p'tête ben qu'vous vous en sortirez... Tant qu'y a d'la vie y a d'espérance, comme on dit, et tant qu'on a la santé...

MONSIEUR PIERRE : Mais enfin, chère Madame, pouvez-vous m'expliquer, à la fin ? Toutes les personnes à qui je parle de cette maison...

LA VIEILLE : Excusez-moi, mon bon Monsieur, mais j'ai mon rôti au four... Faut que j'y aille voir si je veux point qu'y grâte !

Et pan ! Elle me claque la porte au nez, elle aussi. Cette fois, la colère me prend. Je retourne chez le notaire.

MONSIEUR PIERRE : Maintenant, vous allez me dire ce qu'elle a de particulier, ma maison, que je m'amuse avec vous ! Et si vous ne voulez pas me le dire, je vous casse la tête !

LE NOTAIRE : Hé là, doucement ! Calmez-vous, cher Monsieur ! Posez ça là ! Asseyez-vous !

MONSIEUR PIERRE : Parlez d'abord !

LE NOTAIRE : Mais oui, je vais parler ! Après tout, maintenant que le contrat est signé, je peux bien vous le dire... la maison est hantée !

MONSIEUR PIERRE : Hantée ? Hantée par qui ?

LE NOTAIRE : Par la sorcière du placard aux balais !

MONSIEUR PIERRE : Vous ne pouviez pas me le dire plus tôt ?

LE NOTAIRE : Eh non ! Si je vous l'avais dit, vous n'auriez plus voulu acheter la maison, et moi je voulais la vendre. Hihhi !

MONSIEUR PIERRE : Finissez de rire, ou je vous casse la tête !

LE NOTAIRE : C'est bon, c'est bon..

MONSIEUR PIERRE : Mais dites-moi donc, j'y pense Je l'ai visité, ce placard aux balais, il y a un quart d'heure à peine... Je n'y ai pas vu de sorcière !

LE NOTAIRE : C'est qu'elle n'y est pas dans la journée ! Elle ne vient que la nuit !

MONSIEUR PIERRE : Et qu'est-ce qu'elle fait, la nuit ?

LE NOTAIRE : Oh ! Elle se tient tranquille, elle ne fait pas de bruit, elle reste là, bien sage, dans son placard... seulement, attention ! Si vous avez le

malheur de chanter : Sorcière, sorcière, Prends garde à ton derrière ! À ce moment-là, elle sort... Et c'est tant pis pour vous !

MONSIEUR PIERRE (*En criant*) : Espèce d'idiot ! Vous aviez bien besoin de me chanter ça ! Jamais il ne me serait venu l'idée d'une pareille ânerie ! Maintenant, je ne vais plus penser à autre chose !

LE NOTAIRE : C'est exprès ! Hihhi !

Et comme j'allais sauter sur lui, le notaire s'enfuit par une porte dérobée.

MONSIEUR PIERRE : Après tout, je n'ai qu'à faire attention.. Essayons d'oublier cette chanson idiote ! Facile à dire ! Des paroles comme celles-là ne se laissent pas oublier !

***MONSIEUR PIERRE** : Les premiers mois, bien sûr, je me tenais sur mes gardes... Et puis, au bout d'un an et demi, la maison, je m'y étais habitué... Alors j'ai commencé à chanter la chanson aux heures où la sorcière n'était pas là... Ce petit jeu s'est poursuivi jusqu'à Noël dernier. Cette nuit-là, je rentre chez moi, un peu pompette, sur le coup de quatre heures du matin, en me chantant tout au long de la route : Sorcière, sorcière, Prends garde à ton derrière ! J'arrive dans la grand-rue : Sorcière, sorcière... je m'arrête devant ma porte : Prends garde à ton derrière !... Je sors la clef de ma poche : Sorcière, sorcière, Je glisse la clef dans la serrure : Prends garde à ton derrière... Je tourne, j'entre, je retire la clef, je referme la porte derrière moi... Sorcière, sorcière, Prends garde à ton derrière ! Zut ! Ça y était ! Cette fois, je l'avais dit !*

LA SORCIÈRE : Ah, vraiment ! Et pourquoi est-ce que je dois prendre garde à mon derrière ?

MONSIEUR PIERRE : Oh ! je vous demande pardon, Madame ! C'est un moment de distraction... J'avais oublié que... Enfin je veux dire... J'ai chanté ça sans y penser...

Elle ricane doucement.

LA SORCIÈRE : Sans y penser ? menteur ! Depuis deux ans tu ne penses qu'à ça ! Tu te moquais bien de moi, n'est-ce pas, lorsque tu t'arrêtais au dernier mot, à la dernière syllabe ! Mais moi, je me disais : « Patience, mon mignon ! » Un jour, tu la cracheras, ta petite chanson, d'un bout à l'autre, et ce jour-là ce sera mon tour de m'amuser... Eh bien, voilà ! C'est arrivé !

MONSIEUR PIERRE : Pitié, Madame ! Ne me faites pas de mal Je n'ai pas voulu vous offenser ! J'aime beaucoup les sorcières ! j'ai de très bonnes amies sorcières ! Ma pauvre mère elle-même était sorcière ! Si elle n'était pas morte, elle pourrait vous le dire... Et puis d'ailleurs, c'est aujourd'hui Noël ! Le petit Jésus est né cette nuit... Vous ne pouvez pas me faire disparaître un jour pareil !

LA SORCIÈRE : Taratata ! Je ne veux rien entendre ! Mais puisque tu as la langue si bien pendue, je te propose une épreuve : tu as trois jours, pour me

demander trois choses. Trois choses impossibles ! Si je te les donne, je t'emporte. Mais si, une seule des trois, je ne suis pas capable de te la donner, je m'en vais pour toujours et tu ne me verras plus. Allez, je t'écoute !

MONSIEUR PIERRE : Ben, je ne sais pas... Je n'ai pas d'idée... Il faut que je réfléchisse... Laissez-moi la journée !

LA SORCIÈRE : C'est bon, je ne suis pas pressée. À ce soir !

Et elle disparaît.

MONSIEUR PIERRE : Tout à coup je me souviens que mon ami Bachir a deux petits poissons dans un bocal, et que ces deux petits poissons, m'a-t-il dit, sont magiques.

Il va voir Bachir

MONSIEUR PIERRE : Tu as toujours tes deux poissons ?

BACHIR : Oui. Pourquoi ?

MONSIEUR PIERRE : Parce que, dans ma maison, il y a une sorcière, une vieille, une méchante sorcière. Ce soir, je dois lui demander quelque chose d'impossible. Sinon, elle m'emportera. Tes petits poissons pourraient peut-être me donner une idée ?

BACHIR : Sûrement, je vais les chercher.

Il s'en va dans l'arrière-boutique, puis il revient avec un bocal plein d'eau dans lequel nagent deux petits poissons, l'un rouge et l'autre jaune tacheté de noir.

MONSIEUR PIERRE : C'est bien vrai qu'ils ont l'air de poissons magiques. Maintenant, parle-leur !

BACHIR : Ah non ! Je ne peux pas leur parler moi-même, ils ne comprennent pas le français. Il faut un interprète ! Mais ne t'en fais pas. Moi, j'en ai un.

Et voilà mon Bachir qui se met à chanter.

BACHIR : Petite souris Petite amie Viens par ici Parle avec mes petits poissons Et tu auras du saucisson !

À peine a-t-il fini de chanter qu'une adorable souris grise arrive en trottinant sur le comptoir, s'assied sur son petit derrière à côté du bocal et pousse trois petits cris.

LA SOURIS : Hip ! Hip ! Hip !

BACHIR : Elle dit qu'elle est prête. Raconte-lui ce qui t'est arrivé.

Je me penche vers la souris et je lui raconte tout : le notaire, la maison, les voisins, le placard, la chanson, la sorcière et l'épreuve qu'elle m'a imposée.

LA SOURIS : Hippi hipipi pipi ripilipi...

Après avoir, eux aussi, écouté en silence, les poissons se regardent, se consultent, se parlent à l'oreille, et pour finir le poisson rouge monte à la surface de l'eau.

LE POISSON ROUGE : Po po po po...

LA SOURIS : Pipiri pipi ripipi.

MONSIEUR PIERRE : Qu'est-ce qu'elle raconte ?

BACHIR : Ce soir, quand tu verras la sorcière, demande-lui des bijoux en caoutchouc, qui brillent comme des vrais. Elle ne pourra pas te les donner.

Dans le couloir, la sorcière m'attendait :

LA SORCIÈRE : Alors ? Qu'est-ce que tu me demandes ?

MONSIEUR PIERRE : Je veux que tu me donnes des bijoux en caoutchouc qui brillent comme des vrais !

LA SORCIÈRE : Haha ! Cette idée-là n'est pas de toi ! Mais peu importe, les voilà ! *(Elle fouille dans son corsage, et en tire une poignée de bijoux.)* Deux bracelets, trois bagues et un collier, tout ça brillant comme de l'or, éincelant comme du diamant, de toutes les couleurs et mou comme de la gomme à crayon ! À demain, pour la deuxième demande ! Et cette fois, tâche d'être un peu plus malin !

MONSIEUR PIERRE : Et hop ! La voilà disparue. Le lendemain matin, j'emporte les bijoux chez un de mes amis qui est chimiste.

MONSIEUR PIERRE : Qu'est-ce que c'est que cette matière ?

LE CHIMISTE : Fais voir. *(Il regarde.)* Ça, c'est extraordinaire ! Ils sont en caoutchouc ! Je n'ai jamais vu ça ! Tu permets que je les garde ?

Je lui laisse les bijoux et je retourne chez Bachir.

MONSIEUR PIERRE : Les bijoux, ça ne va pas. La sorcière me les a donnés tout de suite.

BACHIR : Alors, il faut recommencer.

Il retourne chercher le bocal, le pose sur le comptoir et se remet à chanter.

BACHIR : Petite souris Petite amie Viens par ici Parle avec mes petits poissons Et tu auras du saucisson !

La petite souris accourt, je la mets au courant, elle traduit, puis recueille la réponse et transmet à Bachir.

LA SOURIS : Pipi pirripipi hippo hippo hip !

MONSIEUR PIERRE : Qu'est-ce qu'elle dit ?

BACHIR : Demande à la sorcière une branche de l'arbre à macaroni, et repique-la dans ton jardin pour voir si elle pousse !

Et, le soir même.

MONSIEUR PIERRE : Je veux une branche de l'arbre à macaroni !

LA SORCIÈRE : Haha ! Cette idée-là n'est pas de toi ! Mais ça ne fait rien : voilà ! Et crac !

Elle sort de son corsage un magnifique rameau de macaroni en fleurs, avec des branchettes en spaghetti, de longues feuilles en nouilles, des fleurs en coquillettes, et même de petites graines en forme de lettres de l'alphabet !

MONSIEUR PIERRE : Ce n'est pas une branche d'arbre, ça, ça ne repousse pas !

LA SORCIÈRE : Crois-tu ? Eh bien, repique-la dans ton jardin, et tu verras ! Et à demain soir !

Moi, je ne fais ni une ni deux, je sors dans le jardin, je creuse un petit trou dans une plate-bande, j'y plante la branche de macaroni, j'arrose et je vais me coucher. Le lendemain matin, je redescends. La branche est devenue énorme : c'est presque un petit arbre. Je l'empoigne à deux mains, j'essaie de l'arracher... impossible ! Cette fois, je suis désespéré. Je n'ai même plus envie de retourner chez Bachir. Je me promène dans le pays, comme une âme en peine. Sur le coup de midi, Bachir me téléphone.

BACHIR : Alors ? Ça a marché ?

MONSIEUR PIERRE : Non, ça n'a pas marché. Je suis perdu. Ce soir, la sorcière va m'emporter. Adieu, Bachir !

BACHIR : Mais non, rien n'est perdu, qu'est-ce que tu racontes ? Viens tout de suite, on va interroger les petits poissons !

MONSIEUR PIERRE : Pour quoi faire ? Ça ne sert à rien !

BACHIR : Et ne rien faire, ça sert à quoi ? Je te dis de venir tout de suite ! C'est honteux de se décourager comme ça !

MONSIEUR PIERRE : Bon, si tu veux, je viens...

Et je vais chez Bachir. Quand j'arrive, tout est prêt : le bocal aux poissons et la petite souris, assise à côté.

LE POISSON JAUNE : Po Po Po Po...

LA SOURIS : Pipi pirripipi hippy hippy hip !

MONSIEUR PIERRE : Mais qu'est-ce qu'ils peuvent raconter ?

BACHIR : Écoute bien, et fais très attention, car ce n'est pas simple ! Ce soir, en retournant chez toi, demande à la sorcière qu'elle te donne la grenouille à cheveux. Elle sera bien embarrassée, car la grenouille à cheveux, c'est la sorcière elle-même. Et la sorcière n'est rien d'autre que la grenouille à cheveux qui a pris forme humaine. Alors, de deux choses l'une : ou bien elle ne peut pas te la donner, et en ce cas elle est obligée de partir pour toujours

ou bien elle voudra te la montrer quand même, et pour cela elle sera obligée de se transformer. Dès qu'elle sera devenue grenouille à cheveux, toi, attrape-la et ligote-la bien fort et bien serré avec une grosse ficelle. Elle ne pourra plus se dilater pour redevenir sorcière. Après cela, tu lui raseras les cheveux, et ce ne sera plus qu'une grenouille ordinaire, parfaitement inoffensive.

MONSIEUR PIERRE : Peux-tu me vendre la ficelle ?

Le soir venu, la sorcière est au rendez-vous.

LA SORCIÈRE : Alors, mignon, c'est maintenant que je t'emporte ? Qu'est-ce que tu vas me demander à présent ?

MONSIEUR PIERRE : Donne-moi la grenouille à cheveux !

LA SORCIÈRE : Hein ? Quoi ? Cette idée-là n'est pas de toi ! Demande-moi autre chose !

MONSIEUR PIERRE : Et pourquoi autre chose ? Je ne veux pas autre chose, je veux la grenouille à cheveux !

LA SORCIÈRE : Tu n'as pas le droit de me demander ça !

MONSIEUR PIERRE : Tu ne peux pas me donner la grenouille à cheveux ?

LA SORCIÈRE : Je peux, mais ce n'est pas de jeu !

MONSIEUR PIERRE : Alors, tu ne veux pas ?

LA SORCIÈRE : Non, je ne veux pas !

MONSIEUR PIERRE : En ce cas, retire-toi. Je suis ici chez moi !

LA SORCIÈRE : Ah, c'est comme ça ! Eh bien, la voilà, puisque tu la veux, ta grenouille à cheveux !

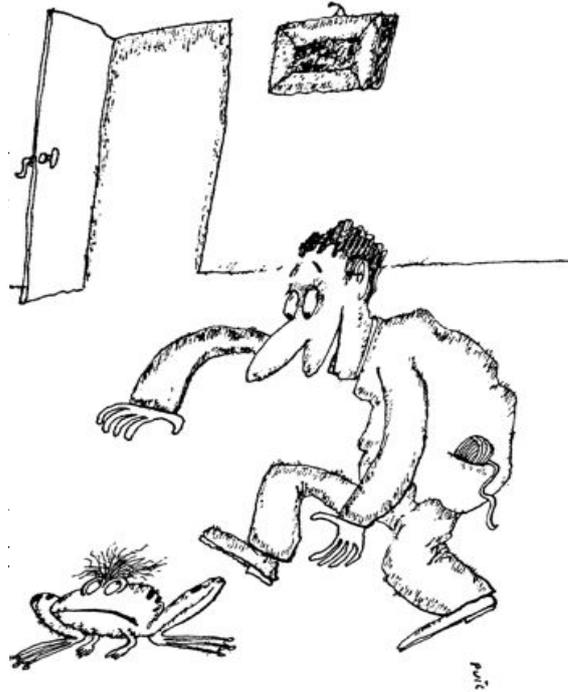
Et je la vois qui se ratatine, qui rapetisse, qui rabougrit, qui se dégonfle et se défait, comme si elle fondait, tant et si bien que cinq minutes après je n'ai plus devant moi qu'une grosse grenouille verte, avec plein de cheveux sur la tête, qui se traîne sur le parquet en criant comme si elle avait le hoquet.

LA SORCIÈRE : Coap ! Coap ! Coap ! Coap !

Aussitôt, je saute sur elle, je la plaque sur le sol, je tire la ficelle de ma poche, et je te la prends, et je te la ligote, et je te la saucissonne... Elle se tortille, elle étouffe presque, elle essaie de se regonfler... mais la ficelle est trop serrée !

LA SORCIÈRE : Coap ! Coap ! Coap ! Coap !

Sans perdre de temps, je l'emporte dans la salle de bains, je la savonne, je la rase, après quoi je la porte à Bachir, dans un bocal avec une petite échelle, pour qu'elle serve de baromètre.



MONSIEUR PIERRE : Depuis ce temps-là, les deux poissons et la grenouille n'arrêtent pas de se parler.

LA SORCIÈRE : Coap ! Coap !

LES POISSONS : Po po !

MONSIEUR PIERRE : Et si tu appelais ta souris, qu'on sache un peu ce qu'ils se racontent ?

BACHIR : Si tu veux ! Petite souris Petite amie Viens par ici...

Quand la souris est venu :

BACHIR : Traduit.

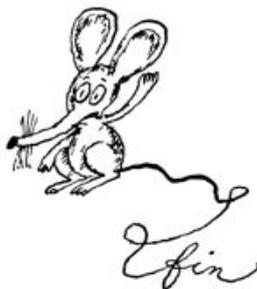
La souris refuse.

MONSIEUR PIERRE : Pourquoi ?

BACHIR : Parce que ce ne sont que des gros mots !

MONSIEUR PIERRE : Voilà l'histoire de la sorcière. Et maintenant, quand vous viendrez me rendre visite, vous pourrez chanter tout à votre aise :

Sorcière, sorcière, Prends garde à ton derrière ! Je vous garantis qu'il n'arrivera rien !



LA FÉE DU ROBINET (SUITE)

LE JEUNE HOMME : Parlez encore. Vous êtes merveilleuse. Si vous saviez comme j'aime à vous entendre ! Restons ensemble, voulez-vous ? Vous coucherez dans ma chambre et nous ne nous quitterons plus. Nous serons heureux.

MARTINE : D'accord !

BÉATRICE : Martine, qui ne savait où aller, accepta de bon cœur.

LE JEUNE HOMME : Maintenant, ma petite, parlons de choses sérieuses. Je n'ai pas l'intention de te nourrir à ne rien faire. Je m'en vais d'ici, et je t'enferme à clef. Ce soir, quand je reviendrai, je veux que la grande soupière soit pleine de grosses perles. Et si elle n'est pas pleine, tu auras de mes nouvelles !

Pendant ce temps, Marie dîne en compagnie de ses parents.

LE PÈRE : Tu sais, si tu as soif, la nuit, rien ne t'empêche de te lever pour aller boire un verre d'eau à la cuisine...

LA MÈRE : À présent, tu es une grande fille. Tu pourrais bien faire quelque chose pour tes parents. Après tout ce que nous avons fait pour toi... Tiens, voilà une soupe aux pois cassés, des filets de hareng, du petit salé aux lentilles et, pour finir, du fromage de chèvre.

À SUIVRE...

Le géant aux chaussettes rouges



LE GÉANT : Myriam

MIREILLE : Béatrice

LE CURÉ : Victoire

LE MAIRE DU VILLAGE : Dylan

LE SORCIER CHINOIS : Ambre

LE SORCIER BRETON : Clara

LE PAPE : Aïda

LA SAINTE VIERGE : Pénélope

LA BLANCHISSEUSE : Noémie

PRÉSENTATRICES (Narration) : Pénélope, Victoire

PÉNÉLOPE : Il était une fois un géant qui avait des chaussettes rouges. Il était haut comme trois étages et vivait sous la terre.

LE GÉANT : C'est ennuyeux de rester garçon ! Je vais faire un tour là-haut et tâcher de me marier.

PÉNÉLOPE : Sitôt dit, sitôt fait : il fit un grand trou dans la terre au-dessus de sa tête... mais par malheur, au lieu de tomber en pleins champs, il

déboucha au milieu d'un village. Dans ce village, il y a avait jeune fille qui s'appelait Mireille, et qui aimait beaucoup les œufs à la coque. Ce matin-là, elle était justement à table avec un œuf dans son coquetier.

Au premier coup de cuiller, la maison se mit à trembler.

MIREILLE : Tiens ! Je suis donc devenue forte ?

Au second coup de cuiller, la maison se mit à bouger.

MIREILLE : Si je continue comme ça, je vais tout démolir. Je ferais peut-être mieux de m'arrêter.

Mais comme elle avait faim, et qu'elle aimait beaucoup les œufs à la coque, elle décida quand même de continuer.

PÉNÉLOPE : Au troisième coup qu'elle donne sur l'œuf, toute la maison sauta en l'air, comme un bouchon de champagne, et, à la place, sortie de terre, la tête du géant apparut.

LE GÉANT : Tiens ! Qu'est-ce que j'ai là ? On dirait une bête !

Il attrapa la bête et la regarda de près.

LE GÉANT : Qui es-tu, toi ?

MIREILLE : Je suis une jeune fille.

LE GÉANT : Comment t'appelles-tu ?

MIREILLE : Mireille.

LE GÉANT : Mireille, je t'aime. Je voudrais t'épouser.

MIREILLE : Pose-moi d'abord à terre et je te répondrai.

Le géant la posa par terre, et Mireille s'enfuit à toutes jambes en criant.

MIREILLE : Aaaaaaaaaah !

LE GÉANT : Qu'est-ce qu'elle veut dire par là ? Ce n'est pas une réponse !

PÉNÉLOPE : Cependant, il finit de sortir de terre. Il retapa son pantalon lorsque survinrent le maire du village et monsieur le curé. Ils étaient tous les deux très fâchés.

LE MAIRE : Qu'est-ce que c'est que ça ? En voilà des manières ! Sortir de terre, comme ça, au beau milieu d'une agglomération... Où vous croyez-vous donc ?

LE GÉANT : Je m'excuse, je ne l'ai pas fait exprès, je vous assure.

LE CURÉ : Et cette pauvre Mireille ! Sa maison, qui est toute démolie !

LE GÉANT : Si ce n'est que ça, ce n'est pas grave ! Le bâtiment, c'est ma partie ! Par la vertu de mes chaussettes rouges, que la maison de Mireille soit reconstruite !

PÉNÉLOPE : Et aussitôt, la maison redevint comme avant, avec ses murs, ses portes, ses fenêtres, ses meubles, ses poussières, même ses toiles d'araignées ! L'œuf à la coque fut de nouveau tout chaud, dans son coquetier, prêt à être mangé !

LE CURÉ : C'est bien. Je vois qu'au fond vous n'êtes pas méchant. Maintenant, allez-vous-en.

LE GÉANT : Une minute. J'ai quelque chose à vous demander.

LE CURÉ : Quoi donc ?

LE GÉANT : Je voudrais épouser Mireille.

LE CURÉ : C'est impossible.

LE GÉANT : Et pourquoi, impossible ?

LE CURÉ : Parce que vous êtes trop grand. Vous ne pourriez pas entrer dans l'église.

LE GÉANT : C'est vrai que l'église est bien petite. Et si je soufflais dedans pour l'agrandir un peu ?

LE CURÉ : Ce serait de la triche. L'église doit rester comme elle est. C'est à vous de rapetisser.

LE GÉANT : Mais je ne demande pas mieux ! Comment faire, pour rapetisser ?

Il y eut un silence. Le maire et le curé se regardent.

LE CURÉ : Écoutez, vous m'êtes sympathique. Allez voir de ma part le grand sorcier chinois. Moi, pendant ce temps, je parlerai à Mireille. Revenez dans un an, et elle sera prête à vous épouser. Mais attention ! Elle n'attendra pas plus d'un an !

LE GÉANT : Et où habite-t-il, votre sorcier chinois ?

LE CURÉ : En Chine.

LE GÉANT : Merci.

PÉNÉLOPE : Et le géant se mit en route. Il lui fallut trois mois pour arriver en Chine, et encore trois mois pour trouver le sorcier. Pendant ce temps, il apprit la langue chinoise. Une fois devant la maison du sorcier, il frappa à la porte.

LE GÉANT : Yong tchotchotcho kong kong ngo.

Ce qui, en chinois, signifie : « C'est bien vous le grand sorcier ? » À quoi le sorcier répondit, sur un ton légèrement différent.

LE SORCIER CHINOIS : Yong tchotchotcho kong kong ngo.

Ce qui veut dire : « Oui, c'est moi. Et alors ? » Le chinois, c'est comme ça : on peut tout dire avec une seule phrase, il suffit de changer l'intonation.

LE GÉANT : Je voudrais rapetisser.

LE SORCIER CHINOIS : C'est bon, attendez une minute.

PÉNÉLOPE : Il rentra, puis revint avec un verre de potion magique. Mais le verre était trop petit, le géant ne le voyait même pas. Alors le sorcier disparut de nouveau, puis revint avec une bouteille. Mais la bouteille était trop petite, le géant ne pouvait même pas la saisir. Le sorcier eut alors une idée.

Il roula hors de la maison le grand tonneau de potion magique, puis il le mit debout et en fit sauter l'un des fonds. Le géant but dans le tonneau comme nous dans un verre. Quand il eut bu, il attendit.

PÉNÉLOPE : Or, non seulement il garda la même taille, mais ses chaussettes, de rouges qu'elles étaient, devinrent vertes. Le grand sorcier chinois s'était tout simplement trompé de potion.

Alors le géant entra dans une grande colère et se mit à crier très fort.

LE GÉANT : Yong tchotchotcho kong kong ngo !

Ce qui veut dire : « Est-ce que tu te moques de moi ? »

LE SORCIER CHINOIS : Excusez-moi.

Il s'en fut et revint avec un deuxième tonneau, que le géant but, et ses chaussettes devinrent rouges comme avant.

LE GÉANT : Et maintenant, fais-moi rapetisser.

LE SORCIER CHINOIS : Je regrette, mais je n'ai plus de potion.

LE GÉANT (d'un ton désespéré) : Mais alors, comment je vais faire ?

LE SORCIER CHINOIS : Écoutez, vous m'êtes sympathique. Allez voir de ma part le grand sorcier breton.

LE GÉANT : Et où habite-t-il, votre sorcier breton ?

LE SORCIER CHINOIS : En Bretagne.

Alors le géant s'éloigna en disant.

LE GÉANT : Yong tchotchotcho kong kong ngo.

Ce qui veut dire ! « Merci ! » Et le Chinois le regarda partir en répondant.

LE SORCIER CHINOIS : Yong tchotchotcho kong kong ngo !

Ce qui veut dire : « Pas de quoi. Bon voyage ! »

VICTOIRE : Trois mois plus tard, le géant arriva en Bretagne. Il lui fallut un mois encore pour trouver le sorcier breton.

LE SORCIER BRETON : Que voulez-vous ?

LE GÉANT : Yong tchotchotcho kong kong ngo.

LE SORCIER BRETON : Pardon ?

LE GÉANT : Excusez-moi, je me croyais encore en Chine. Je voulais dire : Pourriez-vous me faire rapetisser ?

LE SORCIER BRETON : C'est très facile.

Il rentra chez lui, puis ressortit avec un tonneau de potion magique.

LE SORCIER BRETON : Tenez, buvez.

VICTOIRE : Le géant but, mais au lieu de rapetisser, il se mit à grandir, et devint bientôt deux fois plus gros qu'avant.

LE SORCIER BRETON : Oh, pardon ! Je me suis trompé de tonneau. Ne bougez pas une minute !

Il disparut, puis il revint avec un second tonneau.

LE SORCIER BRETON : Tenez, buvez.

Le géant but, et... en effet. Il revint à sa taille ordinaire.

LE GÉANT : Cela ne suffit pas. Je dois devenir aussi petit qu'un homme.

LE SORCIER BRETON : Ah, ça, c'est impossible, je n'ai plus de potion. Revenez dans six mois.

LE GÉANT : Mais je ne peux pas ! D'ici deux mois, je dois rejoindre ma fiancée !

Et là-dessus il se mit à pleurer.

LE SORCIER BRETON : Écoutez, vous m'êtes sympathique, et d'ailleurs tout cela c'est ma faute. Aussi, je vais vous donner un bon conseil. Allez donc de ma part chez le pape de Rome.

LE GÉANT : Et où habite-t-il, ce pape de Rome ?

LE SORCIER BRETON : À Rome.

LE GÉANT : Merci beaucoup.

VICTOIRE : Un mois plus tard, le géant arriva à Rome. Il lui fallut encore quinze jours pour trouver la maison du pape. Une fois qu'il l'eut trouvée, il sonna à la porte.

LE PAPE : Monsieur... Vous désirez ?

LE GÉANT : Je veux devenir aussi petit qu'un homme.

LE PAPE : Mais je ne suis pas sorcier !

LE GÉANT : Pitié, monsieur le pape ! Ma fiancée m'attend dans quinze jours !

LE PAPE : Eh bien, alors ?

LE GÉANT : Eh bien alors, si je suis trop grand, je ne pourrai pas entrer dans l'église pour l'épouser !

En entendant ces mots, le pape fut tout ému.

LE PAPE : Comme c'est touchant ! Écoutez, mon ami, vous m'êtes sympathique, je vais tâcher de faire quelque chose pour vous.

VICTOIRE : Le pape rentra chez lui, décrocha le téléphone, et composa, sur le cadran, les trois lettres : S.V.M. Vous le savez peut-être, quand on fait S.V.P., on obtient les Renseignements. Mais, ce que vous ne savez pas, c'est que quand on fait S.V.M., on obtient la Sainte Vierge Marie. Si vous ne me croyez pas, profitez donc d'un jour où vos parents seront sortis, et essayez !

Et en effet, au bout de quelques instants, une petite voix se fit entendre :

LA SAINTE VIERGE : Allô ! Ici la Sainte Vierge. Qui est à l'appareil ?

LE PAPE : C'est moi, le pape de Rome !

LA SAINTE VIERGE : C'est vous ? Ah, quel plaisir ! Et qu'est-ce que vous voulez ?

LE PAPE : Eh bien voilà : j'ai ici un géant, qui voudrait devenir aussi petit qu'un homme. Pour se marier, à ce qu'il dit...

LA SAINTE VIERGE : Est-ce qu'il n'a pas des chaussettes rouges, votre géant ?

LE PAPE : Si, Sainte Vierge ! Comment le savez-vous ?

LA SAINTE VIERGE : Eh bien voilà, je le sais !

LE PAPE : Vraiment, Sainte Vierge, vous êtes formidable !

LA SAINTE VIERGE : Merci, merci... Eh bien, dites-lui, à votre géant, qu'il donne ses chaussettes à la blanchisseuse et qu'il aille se tremper les deux pieds dans la mer en invoquant mon nom. Il verra bien ce qui lui arrivera !

LE PAPE : Merci, Sainte Vierge.

LA SAINTE VIERGE : Ce n'est pas tout ! Comme je prévois qu'il aura des ennuis, dites-lui qu'ensuite il pourra faire trois vœux, qui seront exaucés sur-le-champ. Mais attention ! Trois vœux, pas plus !

LE PAPE : Je lui dirai !

Et le pape répéta au géant ce que lui avait dit la Sainte Vierge.

VICTOIRE : Le jour même, le géant donna ses chaussettes à la blanchisseuse, puis il alla jusqu'au bord de la mer, il trempa ses pieds nus dans l'eau bleue.

LE GÉANT : Marie ! Marie ! Marie !

VICTOIRE : Plouf ! Aussitôt, il perdit pied. Il était devenu aussi petit qu'un homme. Il revint à la nage, se sécha au soleil, et retourna chez la blanchisseuse.

LE GÉANT : Bonjour, Madame, je viens chercher mes chaussettes rouges.

LA BLANCHISSEUSE : Mais je n'ai pas de chaussettes rouges !

LE GÉANT : Mais si ! La paire de chaussettes rouges de trois mètres de long...

LA BLANCHISSEUSE : Vous voulez dire : les deux sacs de couchage ?

LE GÉANT : Mais ce sont des chaussettes, je vous dis !

LA BLANCHISSEUSE : Écoutez, appelez ça comme vous voudrez, mais moi, quand je vois une chaussette dans laquelle je peux entrer tout entière, j'appelle ça un sac de couchage !

LE GÉANT : Eh bien, donnez-les-moi !

VICTOIRE : Mais quand il voulut mettre ses chaussettes, le pauvre homme s'aperçut qu'elles lui venaient plus haut que la tête.

Il se mit à pleurer :

LE GÉANT : Qu'est-ce que je vais devenir ? Je ne suis plus géant, et, sans mes chaussettes rouges, je ne suis plus rien du tout ! Si seulement elles pouvaient se réduire à ma taille !

VICTOIRE : Il n'eut pas plus tôt dit ça que ses chaussettes rapetissèrent, elles aussi, et qu'il put les mettre. C'était son premier vœu qui se réalisait. Tout heureux, il se rechaussa en remerciant la Sainte Vierge, après quoi il songea à s'en retourner. Mais, comme il n'était plus géant, il ne put revenir à pied au village de Mireille. Et d'autre part il n'avait pas d'argent pour prendre le train.

De nouveau il fondit en larmes :

LE GÉANT : Hélas ! Et je n'ai plus que quinze jours pour retrouver ma fiancée ! Si je pouvais être près d'elle !

VICTOIRE : Il n'eut pas plus tôt dit ça qu'il se trouva dans la salle à manger de Mireille, au moment précis où cette dernière entamait un œuf à la coque.

Dès qu'elle le vit, elle lui sauta au cou :

MIREILLE : Monsieur le curé m'a expliqué. Je sais tout ce que tu as fait pour moi, et aujourd'hui je t'aime. Dans six mois, nous nous marierons.

LE GÉANT : Dans six mois seulement ?

Mais soudain, l'homme aux chaussettes rouges pensa qu'il lui restait un troisième vœu à faire, et il dit à haute voix :

LE GÉANT : Que ce soit le jour de la noce !

VICTOIRE : Il n'eut pas plus tôt dit ça qu'il sortit de l'église, en chaussettes rouges et en bel habit noir, avec Mireille à son côté, toute vêtue de blanc. Depuis ce jour ils vivent heureux. Ils ont beaucoup d'enfants et lui, le père, gagne des sous pour toute la famille à construire des maisons, ce qui lui est facile, par la vertu de ses chaussettes rouge.



LA FÉE DU ROBINET (SUITE)

MARIE : Je n'irai pas dans la cuisine. Je n'irai pas dans la cuisine...

BÉATRICE : Mais pour finir elle y alla.

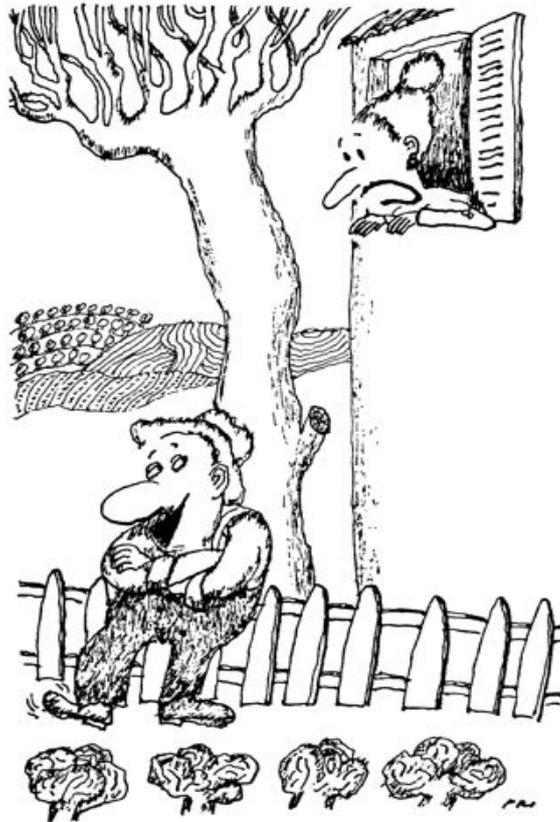
LA FÉE : Marie, toi qui es si bonne, donne-moi un peu de confiture !

MARIE : Merci bien ! Je n'ai pas besoin de vos dons ! Vous avez fait le malheur de ma sœur, c'est grandement suffisant ! D'ailleurs, je n'ai pas le droit de fouiller dans le frigidaire pendant que mes parents sont couchés.

LA FÉE (*Déçue*) : Puisque vous êtes si peu aimable, je vous donne pour don qu'à chaque mot que vous direz, il vous sortira de la bouche un serpent !

À SUIVRE...

Histoire de Lustucru



LA MAÎTRESSE : Béatrice
LUSTUTCRU : Pénélope
MADAME MICHEL : Clara
LA SORCIÈRE : Ambre
LE MENDIANT / JULES CÉSAR : Béatrice
CHARLES MARTEL : Victoire
BACHIR : Dylan
MONSIEUR PIERRE : Victoire
LE ROI : Dylan
LA FÉE : Ambre
PRÉSENTATRICES (Narration) : Noémie, Aïda, Myriam

NOÉMIE : Ce jour-là, dans la salle de classe, la maîtresse posa aux enfants la question suivante :

LA MAÎTRESSE : Comment s'appelait le général romain qui a conquis la Gaule ?

BACHIR : Lustucru.

AÏDA : La maîtresse, paraît-il, ne fut pas satisfaite. Mais monsieur Pierre, lui, quand il apprit l'histoire.

MONSIEUR PIERRE : Et si c'était Bachir qui avait raison ? La vérité, dit-on, sort de la bouche des petits enfants... Il n'y a pas de doute, il faut que je me renseigne !

MYRIAM : Et monsieur Pierre se renseigne. Il relut tous les bons auteurs. Il se promena, il médita ; il s'assit, se coucha ; il dormit, il rêva et au bout d'une semaine de travail acharné il était en mesure de raconter l'histoire de Lustucru. Cette histoire, la voici :

NOÉMIE : Il y a très longtemps, à l'époque des Romains, vivait un roi barbare. Quand ce roi eut un fils, une bonne fée lui apparut.

LA FÉE : Ton fils est immortel, il ne mourra jamais. De plus, il deviendra un grand guerrier, plein d'audace et de bravoure, et il fera de grandes choses. Mais tout cela à une condition !

LE ROI : Laquelle ?

LA FÉE : C'est que tu lui donnes le nom de Lustucru.

AÏDA : Le roi eut une hésitation. Même pour un barbare, le nom de Lustucru est un peu ridicule. Cependant il se dit que la bravoure et l'immortalité valaient bien qu'on supporte ce petit inconvénient.

LE ROI : J'accepte.

LA FÉE : Qu'il en soit donc ainsi.

MYRIAM : Et elle disparut. Le prince Lustucru grandit rapidement. Quand il eut environ douze ans, le roi son père l'envoya à Rome pour parfaire son éducation. Comme il était aussi intelligent que brave, il était le premier partout.

NOÉMIE : Ou plutôt, il aurait dû l'être, mais ses maîtres romains ne lui donnaient jamais la première place, parce que, pour rien au monde, ils n'auraient voulu dire ou écrire : premier, Lustucru.

LUSTUCRU : Je suis meilleur que tous les autres, mais cela ne suffit pas. Pour être reconnu, il me faut accomplir quelque chose d'énorme ! Mais quoi donc, par exemple ? Voyons, voyons... Tiens ! Une idée ! Je vais conquérir la Gaule !

AÏDA : Un jour qu'il se promenait dans les rues de Rome, un mendiant l'arrêta :

LE MENDIANT : Pitié, Monsieur, donnez-moi quelque chose !

LUSTUCRU : Dis-moi : tu sais te battre ?

LE MENDIANT : Oh oui, Monsieur !

LUSTUCRU : Tu aimes voyager ?

LE MENDIANT : Oh oui !

LUSTUCRU : Les aventures ne te font pas peur ?

LE MENDIANT : Oh non !

LUSTUCRU : En ce cas, tu entres à mon service. Tu vas me lever une armée, et nous allons conquérir la Gaule. D'accord ?

LE MENDIANT : D'accord !

LUSTUCRU : À la bonne heure ! Au fait, comment t'appelles-tu ?

LE MENDIANT : Jules César.

LUSTUCRU : Eh bien, Jules César, suis-moi. Je t'invite à déjeuner !

MYRIAM : Et c'est ainsi que Jules César devint le lieutenant de Lustucru. À eux deux, ils levèrent une armée, l'instruisirent, l'entraînèrent, puis ils passèrent les Alpes, et entrèrent en Gaule. L'histoire de la conquête, vous la connaissez.

NOÉMIE : Finalement Vercingétorix dut reconnaître sa défaite et se rendit à Lustucru. Celui-ci écrivit toute l'histoire dans un livre, dont il confia le manuscrit à Jules César en lui disant :

LUSTUCRU : Va porter ce livre aux Romains, et emmène aussi Vercingétorix. Tu leur diras que Lustucru leur a conquis la Gaule.

NOÉMIE : Mais Jules César était jaloux et envieux. À la place du nom de Lustucru, il mit partout son propre nom. Une fois arrivé à Rome, il dit aux sénateurs romains :

JULES CÉSAR : Moi, Jules César, je viens de conquérir la Gaule. Voici le livre où je raconte mes exploits. Et maintenant, vous allez me nommer empereur.

LES ROMAINS : Oh vraiment, vous croyez ?

JULES CÉSAR : Si vous ne voulez pas, je lance mon armée contre vous !

LES ROMAINS : Oh ! Mais alors, ça change tout !

AÏDA : Et ils le nommèrent empereur. César envoya deux hommes à lui en Gaule, avec l'ordre de tuer Lustucru. Dès leur arrivée, les deux hommes tirèrent leurs épées et lui en percèrent le cœur. Lustucru, qui était immortel, n'en fut pas moins douloureusement surpris.

NOÉMIE : C'est ainsi que le nom de Lustucru fut rayé de l'Histoire. Complètement découragé, il s'en alla trouver la grande sorcière de la rue Mouffetard.

LUSTUCRU : Bonjour, madame la Sorcière.

LA SORCIÈRE : Bonjour, Monsieur. Vous avez l'air bien triste. Qu'est-ce qu'il y a donc qui ne va pas ?

LUSTUCRU : Eh bien voici : je suis grand, je suis fort, je suis brave et je suis immortel. J'ai fait des tas de grandes choses, que tout le monde connaît, mais personne ne sait que c'est moi qui les ai faites, et personne ne sait mon nom !

LA SORCIÈRE : Voilà qui est bizarre. Et comment vous appelez-vous ?

LUSTUCRU : Je m'appelle Lustucru.

LA SORCIÈRE : Lustucru ? Vous m'en direz tant ! Mon pauvre Monsieur, avec un nom pareil, les historiens ne vous citeront jamais !

LUSTUCRU : Vous croyez ?

LA SORCIÈRE : J'en suis sûre ! Si vous voulez devenir célèbre, vous n'avez plus qu'une chose à faire...

LUSTUCRU : Laquelle ?

LA SORCIÈRE : Laquelle ? C'est d'entrer dans une chanson !

LUSTUCRU : Ça, c'est une bonne idée ! Mais comment faire ?

LA SORCIÈRE : Je n'en sais rien. Et personne n'en sait rien. Pourquoi des gens comme Malbrough ou le roi Dagobert sont-ils devenus des héros de chansons, plutôt que le Grand Condé ou Chilpéric, c'est un mystère. Vous n'avez qu'à attendre. Après tout, rien ne presse : vous êtes immortel !

LUSTUCRU : C'est vrai.

AÏDA : Il quitta Paris et s'installa dans un petit village. Lustucru s'asseyait dans un grand fauteuil, et passait la journée à regarder la voisine d'en face, une certaine madame Michel, qui vivait seule avec son chat.

MYRIAM : À force de la regarder, il en devint amoureux. Un beau dimanche après la messe, il fut sonner chez la voisine.

MADAME MICHEL : Monsieur... Vous désirez ?

LUSTUCRU : Excusez-moi, madame Michel, je suis votre voisin d'en face...

MADAME MICHEL : C'est vous, voisin ? Je ne vous reconnaissais plus ! Comme vous êtes beau ! Entrez donc cinq minutes ! Vous prendrez bien un petit quelque chose ?

LUSTUCRU : Avec plaisir, madame Michel... Tenez, voici des fleurs pour vous !

MADAME MICHEL : Oh, comme vous êtes gentil ! Et qu'elles sont belles ! Asseyez-vous, je vais les mettre à l'eau.

LUSTUCRU : Dites-moi, madame Michel...

MADAME MICHEL : Je vous écoute, voisin.

LUSTUCRU : Eh bien... je suis venu vous demander en mariage.

MADAME MICHEL : Vous voulez m'épouser ?

LUSTUCRU : Oui, madame Michel.

MADAME MICHEL : Oh, pas possible ! Mais je vous connais à peine...

LUSTUCRU : Vous apprendrez à me connaître, madame Michel. Vous voyez, je suis grand, je suis fort, je suis brave et, qui plus est, je suis immortel !

MADAME MICHEL : Ma foi, j'avoue que c'est intéressant. Et comment vous appelez-vous ?

LUSTUCRU : Je m'appelle Lustucru.

MADAME MICHEL (*Épouvantée*) : Oh non, voisin, ce n'est pas possible ! Vous êtes bel homme, y a pas à dire, vous êtes même bien plaisant, mais moi, je suis une femme sérieuse ! je n'ai pas envie d'être ridicule aux yeux de tout le pays ! Demandez-moi n'importe quoi, mais de m'appeler madame Lustucru, ça non ! J'aime encore mieux rester toute seule !

MYRIAM : Une fois de plus, le pauvre Lustucru était victime de son nom. Ce soir-là, comme il prenait le frais, il aperçut une ombre vague qui se déplaçait sur le bord de la route. Il regarda attentivement et reconnut le chat de sa voisine.

LUSTUCRU : Minet ! Minet !

Lustucru le saisit, l'emporta, et l'enferma dans une petite cabane, tout au fond de son jardin. Le lendemain, sur le coup de huit heures, il fut réveillé en sursaut par des cris aigus.

MADAME MICHEL : Hélas, mon petit minet ! Où est mon petit minet ? J'ai perdu mon petit minet ! Personne n'a vu mon petit minet ? Qui me rendra mon petit minet ?

LUSTUCRU : Eh bien, madame Michel, qu'avez-vous donc ?

MADAME MICHEL : Ah, monsieur Lustucru, c'est mon petit minet ! J'ai perdu mon petit minet !

LUSTUCRU : Mais non, vous ne l'avez pas perdu !

MADAME MICHEL : Qu'est-ce que vous dites ? Vous savez où il est ?

LUSTUCRU : Eh oui, je le sais !

MADAME MICHEL : Et où est-il ?

LUSTUCRU : Chez moi.

MADAME MICHEL : Chez vous ? Oh, quel bonheur ! Je viens le chercher tout de suite !

LUSTUCRU : Minute, madame Michel ! Je n'ai pas dit que je vous le rendrais !

MADAME MICHEL : Comment, vous ne me le rendez pas ? Mais vous n'avez pas le droit ! C'est mon petit minet à moi ! je ne peux pas vivre sans mon petit minet !

LUSTUCRU : Et moi, madame Michel, je ne peux pas vivre sans vous ! Épousez-moi, et je vous rends votre chat !

MADAME MICHEL : Et si je refuse ?

LUSTUCRU : Si vous refusez, je le mangerai !

MADAME MICHEL : Oh ! C'est trop fort ! Je vais chercher les gendarmes !

LUSTUCRU : Eh bien, c'est cela ! Allez donc chercher les gendarmes, et moi, pendant ce temps, je mets le chat à la casserole !

MADAME MICHEL (*En pleurant*) : Oh, monsieur Lustucru ! Pourquoi donc êtes-vous si méchant ?

LUSTUCRU : C'est parce que je vous aime, madame Michel !

MADAME MICHEL (*Ouvrant de grands yeux*) : Vous m'aimez à ce point-là ?

Oui, madame Michel !

MADAME MICHEL (*Pour elle-même*) : Pauvre homme ! Je ne savais pas qu'il existait encore des êtres capables d'aimer à ce point ! Après tout, Lustucru, ce n'est pas un si vilain nom... On doit s'y habituer, à la longue... (*Tout haut* :) Si je vous épouse, vous me rendrez mon chat ?

LUSTUCRU : Je vous le rendrai.

MADAME MICHEL : Vous ne lui ferez aucun mal ?

LUSTUCRU : Je ne lui ferai aucun mal.

MADAME MICHEL : Promis, juré ?

LUSTUCRU : Promis, juré !

MADAME MICHEL : Alors, c'est entendu, je vous épouse.

LUSTUCRU : Vraiment ?

MADAME MICHEL : Vraiment !

LUSTUCRU : Pour toute la vie ?

MADAME MICHEL : Pour toute la vie !

LUSTUCRU : Promis, juré ?

MADAME MICHEL : Promis, juré !

LUSTUCRU : Oh, quelle joie ! Merci, madame Michel !

MYRIAM : Lustucru délivra, sans plus tarder, le chat de sa voisine. Six mois plus tard avait lieu leur noce et, au moment où les nouveaux mariés sortaient de l'église, les enfants du pays se mirent à chanter :

LES ENFANTS : C'est la mèr' Michel qui a perdu son chat
Qui crie par la fenêtre à qui le lui rendra.
C'est le pèr' Lustucru Qui lui a répondu : Allez,
la mèr' Michel vot' chat n'est pas perdu !

LUSTUCRU : Qu'est-ce que c'est que cette chanson ?

UN ENFANT (AMBRE) : C'est une nouvelle chanson que l'on chante sur vous.

MADAME MICHEL : Je la trouve stupide.

LUSTUCRU : Et moi, je la trouve merveilleuse !

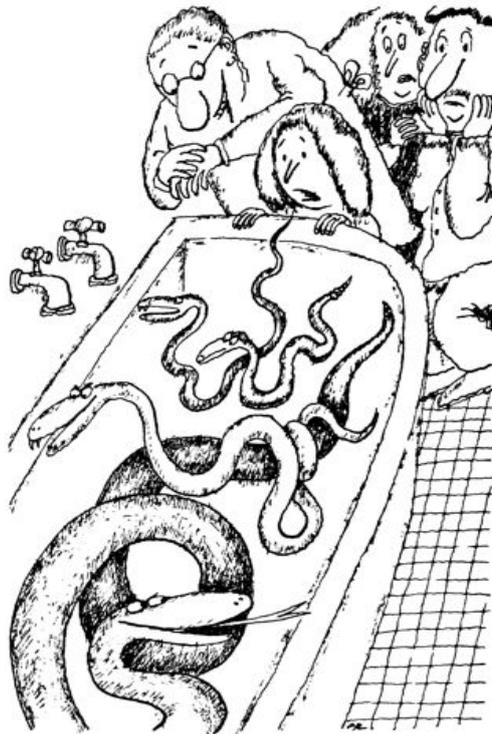
NOÉMIE : Depuis ce temps-là, le père Lustucru vit parfaitement heureux dans son petit village, avec sa femme et le chat.

LA FÉE DU ROBINET (SUITE)

LE MÉDECIN : Allons, ne vous désolerez pas. Tout cela n'est peut-être pas si grave. Voulez-vous me suivre dans ma salle de bains ? (*Ils y vont.*) Penchez-vous bien sur la baignoire. Comme ceci. Et maintenant, dites un mot. N'importe lequel.

MARIE : Maman.

Et en même temps une grosse couleuvre glissa de sa bouche dans la baignoire.



LE MÉDECIN : Très bien. Et à présent, dites un gros mot, pour voir...

(Marie rougit très fort.)

LA MÈRE : Allons, un petit gros mot pour le docteur !

Marie, timidement, murmura un gros mot. En même temps, un jeune serpent boa se répandait dans la baignoire.

LE MÉDECIN : Qu'elle est gentille ! À présent, ma petite Marie, fais encore un petit effort et dis-moi une parole méchante.

MARIE : Sale vache.

Tout aussitôt deux petites vipères, roulées en boule, sautèrent de sa bouche et tombèrent avec un bruit mou sur les autres serpents.

LE MÉDECIN : C'est bien ce que je pensais. Pour un gros mot, il sort un gros serpent, et pour un mot méchant un serpent venimeux...

LE PÈRE : Que faut-il faire, Docteur ?

LE MÉDECIN : Ce qu'il faut faire ? Eh bien, c'est simple ! Mon cher Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.

LE PÈRE : Vous voulez l'épouser ?

LE MÉDECIN : Si elle accepte, oui.

LA MÈRE : Pourquoi donc ? Vous pensez que le mariage la guérira ?

LE MÉDECIN : J'espère bien que non ! Voyez-vous, je travaille à l'Institut Pasteur, à la fabrication des sérums antivenimeux. Dans mon service, nous manquons de serpents. Une demoiselle comme votre fille est pour moi un trésor !

C'est ainsi que Marie épousa le jeune médecin. Ce dernier fut très bon pour elle, et la rendit aussi heureuse qu'elle pouvait l'être avec une telle infirmité.

À SUIVRE...

La sorcière de la rue Mouffetard



LA SORCIÈRE : Béatrice

NADIA : Myriam

BACHIR : Dylan

MADAME SAÏD : Noémie

LE MARIN : Pénélope

PRÉSENTATRICES (Narration) : Clara, Aïda, Ambre

LES DOUBLES DE LA SOCIÈRE : Victoire, Noémie

AMBRE : Il y avait une fois, dans le quartier des Gobelins, à Paris, une vieille sorcière, affreusement vieille, et laide, mais qui aurait bien voulu passer pour la plus belle fille du monde !

CLARA : Un beau jour, en lisant le Journal des sorcières, elle tomba sur le communiqué suivant :

LA SORCIÈRE : MADAME Vous qui êtes VIEILLE et LAIDE Vous deviendrez JEUNE et JOLIE ! Et pour cela : MANGEZ UNE PETITE FILLE à la sauce tomate ! Et plus bas, en petites lettres : Attention ! Le prénom de cette petite fille devra obligatoirement commencer par la lettre N !

AÏDA : Or il y avait, dans ce même quartier, une petite fille qui s'appelait Nadia. C'était la fille aînée de maman Saïd, qui tenait l'épicerie buvette de la rue Broca.

LA SORCIÈRE : Il faut que je mange Nadia.

AMBRE : Un beau jour que Nadia était sortie pour aller chez le boulanger, la sorcière l'arrêta :

LA SORCIÈRE : Bonjour, ma petite Nadia !

NADIA : Bonjour, Madame !

LA SORCIÈRE : Veux-tu me rendre un service ?

NADIA : Lequel ?

LA SORCIÈRE : Ce serait d'aller chercher pour moi une boîte de sauce tomate chez ta maman. Cela m'éviterait d'y aller, je suis si fatiguée !

CLARA : Nadia, qui avait bon cœur, accepta tout de suite. Sitôt qu'elle fut partie, la sorcière se mit à rire en se frottant les mains :

LA SORCIÈRE : Oh ! que je suis maligne ! La petite Nadia va m'apporter elle-même la sauce pour la manger !

AÏDA : Une fois rentrée chez elle avec le pain, Nadia prit sur le rayonnage une boîte de sauce tomate, et elle se disposa à repartir, lorsque sa maman l'arrêta :

MAMAN SAÏD : Et où vas-tu, comme ça ?

NADIA : Je vais porter cette boîte de sauce tomate à une vieille dame qui me l'a demandée.

MAMAN SAÏD : Reste ici. Si ta vieille dame a besoin de quelque chose, elle n'a qu'à venir elle-même.

AMBRE : Nadia, qui était très obéissante, n'insista pas.

CLARA : Mais le lendemain, en faisant les courses, elle fut, pour la seconde fois, arrêtée par la vieille :

LA SORCIÈRE : Eh bien, Nadia ? Et ma sauce tomate ?

NADIA (*toute rougissante*) : Je m'excuse, mais ma maman n'a pas voulu. Elle dit que vous veniez vous-même.

LA SORCIÈRE : C'est bon, j'irai.

AÏDA : Le jour même en effet, elle entra dans l'épicerie :

LA SORCIÈRE : Bonjour, madame Saïd.

MAMAN SAÏD : Bonjour, Madame. Vous désirez ?

LA SORCIÈRE : Je voudrais Nadia.

MAMAN SAÏD : Hein ?

LA SORCIÈRE : Oh, pardon ! Je voulais dire : une boîte de sauce tomate.

MAMAN SAÏD : Ah, bon ! Une petite ou une grande ?

LA SORCIÈRE : Une grande, c'est pour Nadia...

MAMAN SAÏD : Quoi ?

LA SORCIÈRE : Non, non ! Je voulais dire : c'est pour manger des spaghetti...

MAMAN SAÏD : Ah, bien ! Justement, j'ai aussi des spaghetti...

LA SORCIÈRE : Oh, ce n'est pas la peine, j'ai déjà Nadia...

MAMAN SAÏD : Comment ?

LA SORCIÈRE : Excusez-moi, je voulais dire : les spaghetti, je les ai déjà chez moi...

MAMAN SAÏD : En ce cas... voici la boîte.

LA SORCIÈRE : Hum ! C'est peut-être un peu lourd... Est-ce que vous ne pourriez pas...

MAMAN SAÏD : Quoi ?

LA SORCIÈRE : Envoyer Nadia la porter chez moi ?

MAMAN SAÏD : Non, Madame, nous ne livrons pas à domicile. Quant à Nadia, elle a autre chose à faire. Si cette boîte est trop lourde pour vous, eh bien, tant pis, vous n'avez qu'à la laisser !

LA SORCIÈRE : C'est bon, je l'emporte. Au revoir, Madame Saïd !

MAMAN SAÏD : Au revoir, Madame !

AMBRE : Et la sorcière rentra chez-elle, avec la boîte de sauce tomate.

LA SORCIÈRE : J'ai une idée : demain matin, je vais aller rue Mouffetard, et je me déguiserai en marchande. Lorsque Nadia viendra faire les courses pour ses parents, je l'attraperai.

CLARA : Le lendemain, elle était rue Mouffetard, déguisée en bouchère, lorsque Nadia vint à passer.

LA SORCIÈRE : Bonjour, ma petite fille. Tu veux de la viande ?

NADIA : Ah non, Madame, je viens acheter un poulet. «

LA SORCIÈRE (Pour elle-même) : Zut !

AÏDA : Le lendemain, elle se déguisa en marchande de volaille.

LA SORCIÈRE : Bonjour, petite. Tu m'achètes un poulet ?

NADIA : Ah non, Madame. Aujourd'hui je veux de la viande.

LA SORCIÈRE (Pour elle-même) : Crotte !

AMBRE : Le troisième jour, déguisée à nouveau, elle vendait à la fois de la viande et de la volaille.

LA SORCIÈRE : Bonjour, Nadia, bonjour ma petite fille ! Qu'est-ce que tu veux ? Tu vois, aujourd'hui, je vends de tout : du bœuf, du mouton, du poulet, du lapin...

NADIA : Oui, mais moi, je veux du poisson !

LA SORCIÈRE (*Pour elle-même*) : Flûte !

CLARA : Rentrée chez elle, la sorcière réfléchit, réfléchit, puis elle eut une nouvelle idée :

LA SORCIÈRE : Eh bien, puisque c'est comme ça, demain matin, je deviendrai, à moi toute seule, TOUTES les marchandes de la rue Mouffetard !

AÏDA : Et en effet, le jour suivant, toutes les marchandes de la rue Mouffetard, c'était elle.

AMBRE : Nadia vint, comme à l'ordinaire, s'approcha sans méfiance d'un éventaire de légumes pour acheter, cette fois, des haricots verts.

CLARA : Mais heureusement Nadia avait un petit frère, qui s'appellait Bachir.

BACHIR : C'est sûrement la sorcière qui l'a prise, il faut que j'aille la délivrer.

AÏDA : Il prit sa guitare à la main, et s'en fut rue Mouffetard.

LA SORCIÈRE (*Et ses doubles*) : Où vas-tu comme ça, Bachir ?

Bachir ferma les yeux.

BACHIR : Je suis un pauvre musicien aveugle et je voudrais chanter une petite chanson pour gagner quelques sous.

LA SORCIÈRE (*Et ses doubles*) : Quelle chanson ?

BACHIR : Je veux chanter une chanson qui s'appelle : Nadia, où es-tu ?

LA SORCIÈRE (*Et ses doubles*) : Non, pas celle-là ! Chantes-en une autre !

BACHIR : Mais je n'en sais pas d'autre !

LA SORCIÈRE (*Et ses doubles*) : Alors, chante-la tout bas !

BACHIR : C'est entendu ! Je chanterai tout bas !

Et Bachir se mit à chanter tout haut.

BACHIR : Nadia, où es-tu ? Nadia, où es-tu ? Réponds, que je t'entende ! Nadia, où es-tu ? Nadia, où es-tu ? Car je ne te vois plus !

LA SORCIÈRE (Et ses doubles) : Moins fort ! Moins fort ! Tu nous casses les oreilles !

Mais Bachir continuait de chanter.

BACHIR : Nadia, où es-tu ? Nadia, où es-tu ?

NADIA : Bachir, Bachir, délivre-moi Ou la sorcière me tuera !

Bachir ouvrit les yeux, et les sorcières sautèrent sur lui.

LA SORCIÈRE (Et ses doubles) : C'est un faux aveugle ! C'est un faux aveugle !

AMBRE : Mais Bachir, qui était courageux, brandit sa petite guitare et assomma d'un coup la sorcière la plus proche.

Elle tomba raide.

CLARA : Et les autres tombèrent en même temps qu'elle, assommées elles aussi.

BACHIR : Nadia, où es-tu ? Nadia, où es-tu ?

NADIA : Bachir, Bachir, délivre-moi Ou la sorcière me tuera !

Bachir sauta dans la boutique par-dessus l'étalage, au moment même où la sorcière, sortant de son évanouissement, ouvrait un œil. Et en même temps qu'elle, les autres ouvraient également l'œil. Heureusement, Bachir s'en aperçut et, d'un coup de guitare bien appliqué, il les rendormit pour quelques minutes. Ensuite, il essaya d'ouvrir le tiroir-caisse, pendant que Nadia continuait à chanter.

NADIA : Bachir, Bachir, délivre-moi Ou la sorcière me tuera !

AÏDA : Mais le tiroir était trop dur, cela n'avancait pas. Nadia chantait, et Bachir travaillait, et pendant ce temps les sorcières se réveillaient. Mais cette fois-ci, elles se gardèrent bien d'ouvrir les yeux !

AMBRE : Comme Bachir, épuisé, ne savait plus que faire, il vit passer un grand marin, tout jeune et très costaud, qui descendait la rue.

BACHIR : Bonjour, marin. Veux-tu me rendre un service ?

LE MARIN : Lequel ?

BACHIR : Ce serait de porter ce tiroir-caisse jusque chez nous. Ma sœur est enfermée dedans.

LE MARIN : Et qu'est-ce que j'aurai, comme récompense ?

BACHIR : Tu auras l'argent, et moi j'aurai ma sœur.

LE MARIN : D'accord !

Bachir souleva le tiroir-caisse, et allait le passer au marin, quand une sorcière, qui s'était approchée tout doucement, l'attrapa par un pied et se mit à glapir.

LA SORCIÈRE (Victoire) : Ah brigand, je te tiens !

CLARA : Bachir perdit l'équilibre, et laissa échapper le tiroir-caisse. Celui-ci, qui était très lourd, tomba en plein sur la tête de la sorcière et, de ce coup-là, les autres marchandes eurent, toutes en même temps, le crâne fracassé, ouvert, avec toute la cervelle qui sortait.

AÏDA : Cette fois, la sorcière était morte, et bien morte. Ce n'était pas tout : sous le choc, le tiroir s'ouvrit, et Nadia en sortit.

Elle embrassa son petit frère, le remercia.

CLARA : Tous deux retournèrent chez leurs parents, pendant que le marin ramassait, dans le sang, l'argent de la sorcière.

LA FÉE DU ROBINET (SUITE)

À quelque temps de là, la fée du robinet voulut savoir ce qu'il était advenu des deux filles.

LA FÉE (*aux parents*) : Martine et Marie, que sont-elles devenues ?

LA MÈRE : Non seulement vous avez récompensé la vilaine fille et puni la gentille, mais le mauvais don a tourné à l'avantage de Marie, tandis que le don des perles est devenu pour la pauvre Martine une terrible malédiction.

LA FÉE : J'aurais mieux fait de me tenir tranquille. Je n'ai aucun usage du monde, je juge tout de travers, et je ne prévois même pas les conséquences de mes actes. Il faut que je trouve un enchanteur plus sage que moi, pour qu'il m'épouse et que je lui obéisse. Mais où le chercher ?

Tout en réfléchissant, elle était sortie dans la rue et elle voletait au-dessus du trottoir, rue Broca, lorsqu'elle vit l'épicerie-buvette de Maman Saïd. Sur une planche, il y avait un gros cahier et une trousse à crayons, que Bachir avait oublié de ranger. La fée se mit à dessiner un enchanteur, avec une houppelande noire. Le dessin terminé, elle souffla dessus et se mit à chanter.

LA FÉE : Enchanteur noir Couleur du soir Je t'ai dessiné Veux-tu m'épouser ?

La tête de l'enchanteur fit une grimace :

L'ENCHANTEUR : Non, je ne veux pas, tu es trop grosse.

LA FÉE : Alors, tant pis pour toi !

Elle arracha une autre feuille et dessina un deuxième enchanteur, avec une houpelande brune.

LA FÉE : Enchanteur brun Couleur de rien Je t'ai dessiné Veux-tu m'épouser ?

Mais l'enchanteur brun détourna la tête.

L'ENCHANTEUR : Non, je ne veux pas, tu es trop maigre.

LA FÉE : Eh bien, tant pis pour toi !

La fée chercha dans les crayons de couleur et s'aperçut qu'il n'en restait plus qu'un : le bleu.

LA FÉE : Celui-ci, il ne faut pas que je le rate !

Alors, elle dessina un troisième enchanteur, dont la houpelande était bleue. Elle le regarda avec amour.

LA FÉE : Vraiment, c'était le plus beau de tous !
Pourvu qu'il m'aime !

Elle souffla sur lui et se remit à chanter.

LA FÉE : Enchanteur bleu Couleur des cieux Je t'ai dessiné Veux-tu m'épouser ?

L'ENCHANTEUR : D'accord.

Alors, la fée souffla dessus trois fois. À la troisième fois, l'enchanteur se détacha de la feuille de papier, prit la fée par la main, et tous les deux passèrent par-dessous la porte et s'envolèrent dans la rue.

L'ENCHANTEUR : Avant tout, je vais ôter leurs dons à Martine ainsi qu'à Marie.

LA FÉE : Vraiment, tu crois ?

L'ENCHANTEUR : C'est la première chose à faire.

Et là-dessus, il récita une formule magique. Le lendemain, Martine avait cessé de cracher des perles et Marie cessa de cracher des serpents. L'enchanteur et la fée disparurent. Le lendemain, madame Saïd trouva sur une planche les crayons de son fils en désordre, le grand cahier ouvert avec trois feuilles arrachées et, sur deux de ces feuilles, des dessins d'enchanteurs.

MAMAN SAÏD : Qu'est-ce que c'est que ce travail ? Tu n'as pas honte ? Tu crois que c'est pour ça qu'on t'achète des cahiers ?